

— Puissiez-vous avoir un fils qui vous tienne un jour le même langage ! s'écria le vieux renégat en baissant le regard devant l'œil étincelant de Sang-Mêlé, au moment où il prononçait ces horribles paroles.

— Avez-vous autre chose à me répondre ? dit le métis d'une voix railleuse.

Main-Rouge ne répliqua pas, et les deux bandits continuèrent à ramer silencieusement ; mais l'Américain avait à décharger sur quelqu'un la rage qui l'étouffait.

— Où avez-vous enfoui le trésor, chien ? dit le forban en poussant du pied le corps de Fabian, au moment où celui-ci ouvrait les yeux pour la première fois.

— Répondras-tu, vagabond ? reprit le renégat impatient.

— Qui êtes-vous ? dit Fabian en se rappelant sa chute, et aux yeux de qui ne jaillit pas encore dans tout son terrible éclat la réalité de sa position.

— Il demande qui je suis ! s'écria Main-Rouge avec un rire farouche. C'est à toi de me répondre d'abord. Où avez-vous enfoui le trésor ?

A cette seconde question, Fabian avait repris toute sa connaissance. Il chercha de l'œil Bois-Rosé et l'Espagnol, et son regard ne rencontra que le visage des deux pirates des Prairies et les peintures indiennes des deux Apaches. Qu'étaient devenus les deux chasseurs ? voilà ce que Fabian ignorait et dont il voulut s'assurer.

— Un trésor, dit-il, je n'en ai jamais entendu parler, Bois-Rosé et Pepe n'avaient pas l'habitude de me confier leurs secrets. Demandez-le leur à eux-mêmes.

— Le leur demander, à ces vagabonds ! s'écria le vieux renégat ; interrogez le nuage que nous avons vu hier et que nous ne reverrons plus, le nuage vous répondra-t-il ?

— En effet, les morts ne parlent plus, dit Fabian.

— Les vagabonds ne sont pas morts ; mais ils n'en valent pas mieux. A quoi leur servira leur liberté sans leurs armes ? à devenir la proie de la faim. A quoi vous sert maintenant à vous la vie ? à devenir également la proie de l'Oiseau-Noir, dont les serres vous arracheront le corps lambeau par lambeau.

Les deux chasseurs étaient libres et vivants, et un sourire dédaigneux erra sur les lèvres de Fabian quand il eut acquis cette certitude.

— Il y a des chasseurs sans armes qui font encore fuir devant eux les pirates des Prairies, bien qu'ils affectent de les mépriser, dit-il en regardant en face les deux bandits.

— Nous ne fuyons pas, entends-tu, chien ! cria le renégat en grinçant des dents. Voyez-vous l'insolence de ce jeune drôle, Sang-Mêlé ? Quant à moi je ne sais qui me tient que je ne lui enfonce dans le gosier ses insultantes paroles, acheva-t-il en dégainant son couteau.

La perspective d'un affreux supplice faisait préférer à Fabian une mort prompte aux tortures dont il se savait menacé.

— Je vous dirai qui vous retient, reprit-il avec assurance : c'est la crainte de l'Oiseau-Noir, qui a fait de vous ses chiens de chasse, et qui vous a lâchés après trois hommes qui l'ont combattu avec avantage, lui et ses vingt guerriers, pendant presque tout un jour et toute une nuit.

Peut-être ces mots, qui portèrent à son comble la rage du vieux Main-Rouge, eussent-ils été les derniers qu'eût proférés Fabian, si le métis n'eût retenu la main de son père prête à frapper.

— Le jeune guerrier du Sud a peur du poteau des supplices, dit Sang-Mêlé, et il insulte ses vainqueurs pour s'épargner de longs tourments ; mais il changera de langage dans trois jours.

— Un blanc peut mourir comme un Indien, reprit Fabian.

Après cette réponse, le jeune homme ferma les yeux pour ne plus voir les odieuses figures des deux bandits qui s'entretenaient vivement en anglais sans qu'il les comprit.

L'orage continuait avec toute sa violence, et les éclats de la foudre se succédaient sans interruption. Le canot d'écorce, léger comme la feuille sèche qui voyage sur l'aile du vent, glissait sur la surface de l'eau, emportant le prisonnier loin de ses deux protecteurs. Fabian, étendu au fond de la barque, le visage baigné par l'eau du ciel, ses vêtements trempés, collés à son corps, pensait avec angoisse à la douleur du Canadien, et parfois aussi un vague espoir venait sourire à ses pensées, jusqu'au moment où, en rouvrant les yeux, il apercevait, à la lueur sinistre des éclairs, la physionomie farouche des deux forbans et les lieux désolés et sombres qu'il traversait.

Alors l'air de férocité brutale du père, l'ironique cruauté empreinte sur les traits sauvages du fils, lui disaient qu'il n'y avait à attendre d'eux aucun merci. Les gorges désertes qu'il parcourait lui rappelaient aussi qu'en vain il compterait sur le courage indomptable de ses deux compagnons d'armes, ces lieux abandonnés ne devant conserver aucune trace de son passage, pas plus que la voûte du ciel ne devait garder celle des éclairs dont elle était sillonnée.

La nuit s'écoula presque entièrement au milieu de ces tortures morales, que les souffrances physiques venaient encore aggraver, pendant que, sans paraître faire attention à l'eau qui ruisselait sur eux, les deux pirates et les Indiens se relayaient ou dormaient à tour de rôle à l'abri de leurs couvertures. Ce fut pour le pauvre Fabian une nuit longue, lugubre et cruelle. Cependant le métis avait donné quelque soulagement à ses membres torturés, en relâchant un peu les liens qui les comprimaient.

Quand le ciel se fut éclairci, les deux pirates firent halte sur le bord de la rivière dans un endroit où un bouquet de grands arbres s'élevait au milieu des hautes herbes. Les premières teintes du crépuscule commençaient à jeter une lueur vague, et l'un des Indiens profita de cet instant qui sépare le jour et la nuit pour se mettre en chasse à peu de distance du campement. C'était l'heure favorable